

<b>Zeitschrift:</b>	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	29 (2010)
<b>Artikel:</b>	Introduction : les pratiques familiales dans les sociétés de montagne : jalons pour une histoire comparative
<b>Autor:</b>	Derouet, Bernard / Lorenzetti, Luigi / Mathieu, Jon
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1077928">https://doi.org/10.5169/seals-1077928</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Introduction. Les pratiques familiales dans les sociétés de montagne: jalons pour une histoire comparative

Bernard Derouet, Luigi Lorenzetti, Jon Mathieu

*Des montagnes, il y en a beaucoup  
qui se dressent au-dessus du monde;  
chacune a son relief incomparable,  
chacune a son visage,  
chacune son histoire.*  
Jean-François Bergier

Si la recherche historique, géographique et anthropologique sur les sociétés de montagne en Europe remonte à une tradition assez ancienne, c'est seulement depuis quelques décennies que l'objet d'étude s'est assez largement déplacé de l'économie de ces régions à leurs pratiques familiales et à leur mode de reproduction sociale. Les études, principalement monographiques, se sont depuis lors multipliées sur ce sujet, bien que malgré l'importance des régions de montagne en Europe – dont il n'y a aucune raison scientifique d'exclure celles de moyenne montagne –, les travaux les plus nombreux et les plus pointus aient été consacrés aux deux massifs des Alpes et des Pyrénées.

Avec les avancées permises par ces travaux et ceux encore en cours ou en projet, il nous a semblé que la meilleure contribution qu'on pourrait apporter aujourd'hui à la connaissance de la famille dans ces sociétés de montagne serait, en dépassant l'approche surtout monographique de nombre de ces travaux, de promouvoir un ensemble d'études à caractère volontairement et résolument comparatiste, et cela quelle que soit l'échelle d'observation (villages, petites régions, voire zones de montagne prises de façon plus globale). Une telle tentative, à caractère comparatif et synthétique, avait déjà été tentée pour les Alpes en 1989 par Pier Paolo Viazzo. A l'échelle de l'Europe entière, c'est un travail qui ne pouvait être mené que de façon collective, et ainsi il nous a paru qu'un colloque réunissant quelques-uns des meilleurs spécialistes européens de ces questions serait le cadre souhaitable pour donner forme à ce projet. Les Alpes, dont l'étude a tant contribué à enrichir le débat sur les pratiques familiales montagnardes, paraissaient le lieu idéal pour accueillir cette réunion. Elle a été organisée à Lugano – donc aux portes des Alpes – par l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) de Paris, l'Istituto di Storia delle Alpi (aujourd'hui devenu LabiSAlp) de l'Università della Svizzera italiana, et le Département d'Histoire économique de l'Université de Genève.

La table des matières de cet ouvrage témoigne de la diversité de provenance des auteurs, et de la variété géographique de leurs terrains d'étude à travers l'Europe,

de l'Espagne occidentale jusqu'aux Balkans ou aux montagnes de Norvège. Mais pourquoi cette volonté de comparatisme? Souvent prônée en tant qu'outil en mesure d'améliorer la compréhension des systèmes observés, la démarche comparative est habituellement conçue pour faire ressortir les ressemblances et les différences entre deux (ou plusieurs) objets appartenant à autant d'environnements collectifs, le but étant d'élargir la connaissance et la compréhension de l'un ou de chacun d'entre eux. Puisque ce sont souvent deux entités géographiques voisines qui sont comparées, on peut d'abord apporter ainsi une contribution à la connaissance plus précise d'une cartographie des pratiques familiales dans les montagnes européennes. Mais au-delà de cette image et de la diversité qu'elle mettra en valeur, ne peut-on, par ce biais, mieux comprendre certaines raisons de cette diversité? Car mettre en parallèle deux régions voisines qui à cause de cette proximité sont semblables par quantité d'aspects (soit ethniques, ou culturels, écologiques, politiques, ...) mais ne diffèrent que sur un ou deux points précis, c'est se donner les moyens de mesurer ou d'évaluer le rôle spécifique que peuvent jouer certaines variables particulières dans les différences d'organisation familiale.

Si nous connaissons encore incomplètement la géographie de ces pratiques familiales montagnardes, on sait déjà cependant qu'on peut y repérer à peu près tous les types de systèmes connus ailleurs, au moins à titre de traces. Mais cette diversité se présente-t-elle principalement comme une opposition entre les massifs, ou comme une différenciation qu'on peut rencontrer dans chacun d'eux, et à quelle échelle? La réponse n'est pas certaine et partout la même, car certains massifs semblent relativement homogènes, et d'autres plus bigarrés à une échelle micro-spatiale. A cet égard, dans les Alpes par exemple et singulièrement en Suisse, la fragmentation des traits culturels, confessionnels, ethniques, économiques franchit les barrières politiques qui, ici plus encore que dans d'autres contextes territoriaux, sont loin de définir des espaces homogènes.

Naturellement, au cœur du sujet d'un tel colloque et en raison de sa dimension comparatiste elle-même se trouve une réflexion sur un problème de *contexte*: il s'agit du rôle éventuel que peut jouer, pour les pratiques familiales, l'univers de la montagne et ses spécificités. Evitons donc, puisqu'il en est parfois besoin, toute ambiguïté ou malentendu à propos de ceci. Comme elles mêlent inextricablement des éléments d'unité et de diversité, l'essentiel, à l'égard de ces pratiques familiales, n'était pas d'en dresser un portrait-robot valable pour leur ensemble, mais de souligner à la fois convergences et divergences, et quand cela était possible de pouvoir parfois en rendre compte. Ceci explique et justifie la variété des approches déployées par les diverses contributions. Les unes inscrivent la démarche comparative à l'intérieur de l'échelle villageoise ou locale par le biais de la reconstruction documentaire et la mise en parallèle de situations en mesure de saisir l'impact de certaines

variables sur les pratiques familiales; les autres font recours à une échelle d'observation plus large permettant d'esquisser une cartographie de ces pratiques et d'affiner nos connaissances sur les logiques qui les soutiennent.

D'autre part, cette approche contextuelle ne doit pas être comprise comme une simple interrogation sur le rôle du milieu naturel et des conditions écologiques (altitude, climat, sols, etc.). Il s'agit plutôt de réfléchir sur l'influence du «fait montagnard», dans toutes ses dimensions possibles – avec l'idée qu'un contexte particulier n'entraîne pas automatiquement tel type précis de système familial, qu'il agit par un ensemble de médiations plus complexe, et que son effet dépend d'autres variables avec lesquelles il entre en combinaison ici ou là. Comme l'a souligné Jon Mathieu, il s'agit moins de considérer la nature et la culture comme des variables abstraites et distinctes (ou même antithétiques) que d'identifier les modalités de leurs entrecroisements et de leur transformation – un contexte comme la montagne redevenant alors une simple variable au sein d'un ensemble plus large de facteurs en interaction.

Concernant les pratiques familiales de ces sociétés de montagne, la plupart des auteurs des contributions en ont conservé une définition assez large et compréhensive, où interviennent à la fois des données de «structure familiale» (forme et dimension des groupes domestiques), la nature des pratiques d'établissement par mariage, certains critères démographiques, et les modes de transmission du patrimoine (héritage et succession). Selon le cas, l'un ou l'autre de ces aspects a semblé plus utile pour caractériser les pratiques familiales étudiées.

Mais au-delà des communications présentées ici nous voudrions souligner, sur un plan plus général, la complexité des critères à prendre en considération pour une identification pertinente du type des pratiques familiales, en milieu montagnard comme ailleurs. La forme d'établissement au mariage est importante, mais à cet égard il faut se méfier de ce qu'on pourrait appeler la «fausse» néolocalité (installation à part du nouveau couple, mais sans toujours départ du lieu d'origine, et sans vraie rupture par rapport au voisinage des parents ni éclatement de la solidarité familiale). Dans le même ordre d'idées, si l'on est attentif au sort du patrimoine et de l'exploitation, faut-il aborder simplement cet aspect sous l'angle d'une opposition entre partage et transmission intégrale? Et raisonner surtout en fonction de ce critère (*partibility vs. impartibility*) ne constitue-t-il pas une limite à l'approche de ces questions? On sait qu'il y a partage et partage, comme on a pu le montrer soit à propos de la Franche-Comté soit à propos des Alpes. En outre, il faut faire intervenir dans cette question tous les aspects liés à la «post-succession», qu'il s'agisse des pratiques d'indivision, des reventes, locations ou mises à disposition entre cohéritiers, des pratiques d'entraide, etc.).

Il faut être attentif aussi aux évolutions historiques des systèmes familiaux, c'est même une dimension essentielle de leur possible comparaison. Comme le rapport des hommes à la montagne a pu changer au cours du temps, les pratiques familiales de ces populations ont pu connaître parallèlement des tournants importants. On en connaît maintenant plusieurs exemples dans le Massif central français (la Creuse notamment, mais aussi bien les montagnes du Lyonnais, ou encore le Morvan); et dans les Alpes suisses certains indices pointent aussi en direction d'évolutions sensibles.

Reste, pour terminer sur ce point, les ambiguïtés que recèle la notion de «pratiques» familiales. Malgré l'intérêt du sujet nous ne reviendrons pas sur l'opposition droit/pratiques, considérant comme admis qu'il s'agit ici de comparer des comportements réels, et non pas des règles juridiques. Mais la notion de «pratiques» n'en demeure pas moins sujette à interprétations diverses, notamment lorsqu'elle se superpose à la notion de stratégie. Faut-il envisager cette relation en terme de «régularités», voire de comportements «cohérents» face aux problèmes de la reproduction familiale ou bien, comme le suggèrent d'autres auteurs, en terme de dynamiques tâtonnantes marquées par l'indétermination des effets? Le choix en faveur de l'une ou l'autre option a des effets non négligeables sur l'identification des pratiques familiales à l'égard du processus successoral. Si dans le premier cas les stratégies recouvrent à la fois le temps qui précède et qui suit la succession et la transmission, dans le deuxième cas, les stratégies se définissent uniquement dans le temps qui les suit. En outre, si avec la première option la tentation serait de percevoir le processus successoral comme étant l'espace du conservatisme et de l'immobilisme – les pratiques familiales n'étant que le résultat d'options guidées par l'expérience et l'imitation – avec la seconde le risque serait de négliger toute influence extérieure en mesure de guider (voire imposer) les pratiques familiales à l'intérieur d'un système de valeurs et de contraintes (entre autres de nature écologique), seules les contingences familiales décrétant les pratiques qui en régissent le «fonctionnement» et la reproduction.

Dans un autre ordre d'idées, en nous référant au célèbre travail de J. Cole et E. Wolf sur les villages de Tret et Saint-Felix, si on considère ce que ces auteurs appellent «l'idéologie» du mode de transmission, les deux villages font apparaître des comportements radicalement opposés. Mais si par contre on inclut dans les «pratiques» tous les correctifs apportés postérieurement à l'acte de dévolution (indivisions, célibats, reventes à un seul des cohéritiers, abandons de droits...), le résultat final semble très proche pour les deux villages. Doit-on alors souligner leurs différences ou leurs ressemblances? Les deux à la fois, bien sûr, et c'est même l'intérêt de la démonstration. Mais cette analyse est exemplaire, car elle incite à réfléchir sur le contenu que nous donnons chacun à ce mot de « pratiques », à le cla-

rifier et le préciser, quitte à distinguer soigneusement différents «niveaux» de pratiques (en y incluant ou non ce qui relève de la «post-succession» et des correctifs qu'elle apporte).

Un milieu montagnard ne tient pas seulement à des traits originaux quant à ses caractères physiques et naturels, mais aux rapports que la société locale entretient avec les espaces proches ou éloignés. Or de ce point de vue, coexistent deux thèses opposées insistant soit sur la «fermeture» soit sur «l'ouverture» des sociétés de montagne, et il est évident que cette question ne peut pas être sans implications sur les systèmes familiaux.

A cet égard, dans quelle mesure les montagnes ont-elles joué le rôle de conservatoires de pratiques très anciennes – dont on suppose alors implicitement qu'elles débordaient autrefois largement ce cadre géographique? Cette notion de pratiques «résiduelles», de milieu «préservé» et donc d'observatoire privilégié d'archaïsmes, se fonde sur l'idée d'un isolement des milieux montagnards: difficulté des communications, univers autarciques, force de civilisations traditionnelles dans un monde resté à l'écart des grands courants et des idées neuves, etc. Cette opinion paraît maintenant de moins en moins soutenable, même si c'est elle qui jusqu'à récemment encore inspirait bien des études sur ces sociétés.

Une version un peu différente de la même idée, pour expliquer les particularités des pratiques familiales montagnardes, met en avant davantage un isolement économique et démographique, qu'un isolement culturel. C'est le cas de tout le courant néo-malthusien de l'école d'anthropologie écologique des années 1960–1980, représentée surtout par des auteurs anglo-américains, et dont le terrain d'étude favori furent les sociétés alpines et singulièrement la Suisse. En deux mots, il s'agit ici de la montagne comme «système clos»: très vite limités dans leurs possibilités d'expansion, ces mondes fermés se sont imposés à eux-mêmes des contraintes destinées à réguler le nombre des hommes, en particulier par le biais de l'âge au mariage et du célibat, avec notamment pour médiation le mode de transmission des biens. Mais que doit-on penser en fait de ces théories, dans la mesure où elles attribuent un rôle central à la néolocalité, alors que d'autres approches montrent au contraire que la famille-souche fut le moyen favori de beaucoup de sociétés de montagne pour stabiliser leur croissance démographique?

Une perspective radicalement différente présente les sociétés de montagne comme étant, au contraire, des sociétés très *ouvertes* sur l'extérieur depuis longtemps. Et n'est-ce pas justement à partir de cela que nous pouvons mieux comprendre leurs pratiques familiales? Cette ouverture, qu'on doit analyser souvent comme une recherche de la complémentarité avec d'autres espaces, peut concerner plusieurs plans: le commerce des produits (et donc la spécialisation économique), le départ des hom-

mes en surnombre, et l'organisation d'activités mixtes conçues en fonction de la saisonnalité du travail propre au milieu montagnard. Il est à peine besoin de mentionner ici toutes les questions éventuellement liées à cette interaction avec le monde extérieur: formes d'exclusion et d'héritage inégalitaire, organisation du groupe domestique pour combiner des activités distinctes et diversifiées, solidarités de parentèle permettant de maîtriser les distances, implications sur la vie familiale et sur les rapports intra-familiaux, etc. Ainsi, les contacts avec le monde urbain à travers l'émigration se répercutent de manière différente sur les pratiques familiales. Certaines d'entre elles assimilent les styles de vie et les modèles familiaux citadins, notamment dans la sphère reproductive ou dans celui des alliances familiales construites en fonction de leurs stratégie de mobilité et d'intégration sociale; d'autres gardent des comportements «spécifiques», guidés par la reproduction à l'identique et par une stratégie fortement axée sur les réseaux familiaux et communautaires locaux.

Finalement, si l'ouverture et la fermeture constituent des clés de lecture cruciales pour saisir les pratiques familiales des sociétés de montagne, il importe de relever que la réalité historique ne les a pas définies dans un rapport de juxtaposition, mais plutôt dans une relation de complémentarité et d'équilibre mouvant, instable et pouvant définir les traits identitaires familiaux et collectifs.

Ainsi, pour mesurer l'impact des facteurs d'ouverture et de fermeture sur les systèmes familiaux, la perspective comparatiste interrégionale est ici précieuse pour apprécier le rôle de telle ou telle variable spécifique: car certaines populations de montagne migrent et d'autres pas, certaines le font surtout avec des départs définitifs et d'autres avec des absences temporaires ou saisonnières, et il existe une grande variété de nuances dans les formes de relations entretenues avec le monde extra-montagnard, comme le montrent l'ensemble des contributions réunies dans ce livre.

Puisque l'ouverture de ces sociétés sur l'extérieur se fait souvent à l'occasion de contacts économiques, on est amené à s'interroger plus généralement sur le rôle que jouent, pour l'organisation familiale de ces sociétés, toutes les particularités des économies montagnardes: importance de l'élevage mais souvent au sein d'un système mixte agro-pastoral, rôle de l'économie forestière, contrastes climatiques saisonniers qui sont la base à la fois de la pluriactivité et des migrations saisonnières, etc. Il semble utile cependant de rester conscient que même si l'économie montagnarde est évidemment sous l'influence du milieu naturel, il n'y a pas de déterminisme absolu en la matière, et les manières de s'adapter à la montagne et de l'utiliser ont pu être très variables. Ainsi, la forêt a donné lieu selon les régions et les périodes à des types de mise en valeur très différents: utilisation pastorale, réserve d'espace à défricher pour les périodes de croissance, exploitation systématique du bois dans le cadre d'un commerce exportateur, etc. Pour le Morvan par exemple au nord-est du

Massif central français, on a pu montrer comment le passage d'une forme à une autre s'est accompagné de transformations importantes dans les pratiques familiales et les modes de reproduction sociale. De même l'importance de l'élevage, incontestable dans la plupart des économies montagnardes, ne se traduit pas toujours pour autant par des effets toujours identiques sur les structures familiales. Pour cette raison il constitue un terrain d'analyse obligé pour envisager de manière plus fine et complexe le rapport entre famille et économie montagnarde. A cet égard et dans ce sens de la variabilité, les modes de pâturage et de garde des troupeaux peuvent jouer un rôle décisif. D'après certaines études, en milieu de haute montagne, la distance entre le village et les alpages imposerait une garde collective des animaux de la communauté par des spécialistes; en revanche, en milieu de moyenne montagne (où les distances entre les villages et les alpages sont inférieures), chaque famille serait par elle-même davantage une unité économique autonome assurant toutes les tâches, sur son espace propre et avec sa main-d'œuvre personnelle. D'où des familles à la dimension plus grande, appuyées sur la cohabitation des collatéraux et leur travail en commun. Il s'agit d'une piste captivante, mais qui se heurte à d'autres études selon lesquelles l'effet sur la taille ou la structure des ménages demeure aléatoire, voire indéterminé et reste une interrogation ouverte pour la recherche sur les sociétés de montagne.

Ces éléments de réflexion laissent entrevoir les difficultés et les risques (mais aussi les chances et les opportunités) que tout regard comparatif implique. Le congrès de Lugano, dont sont issus les articles de ce volume, a eu lieu en mars 2002. Divers facteurs ont concouru au long décalage temporel qui sépare le colloque de cette publication. Mais ce décalage n'a en rien dévalué l'originalité de ses contenus qui, par ailleurs, ont été l'objet d'une mise à jour de la part des divers auteurs afin de tenir compte des avancées ultérieures accomplies par la discipline au cours de ces dernières années. Dans cette perspective, l'édition de ce volume s'avère une nécessité justifiée aussi bien par la nouveauté de l'initiative et de l'espace géographique impliqué (les espaces montagnards européens), que par le choix de l'approche comparative qui, comme le montrent diverses initiatives récentes, demeure un défi qui continue à parcourir en filigrane les questionnements majeurs autour de l'histoire de la famille. Tout en déployant des approches diverses – certains menant la comparaison à l'échelle villageoise ou locale à travers des analyses fondées sur des recherches en archives, d'autres la mettant en œuvre à une échelle plus large à travers une approche synthétique basée sur la littérature historique – les diverses contributions confirment que la relation de la société avec son milieu géographique se décline en une variété de solutions et qu'elle correspond à une multiplicité de médiations justifiant l'utilité d'une histoire comparée des pratiques familiales.

